

à l'aider à faire ses derniers préparatifs ; cessez donc de vous forger des chimères, adieu !

Clarisse essuya ses pleurs :

— Parti ! parti ! s'écria-t-elle avec transports, ô mon Dieu, soyez béni ! Emilien me reviendra !

Après avoir écrit une circulaire arrosée par quelques à-comptes adroit, M. le baron de Minalès était en effet bien parti.

Il allait, disait-il, en Espagne faire des rentrées considérables et suivre un important procès qui réclamait sa présence.

La circulaire eut un succès d'enthousiasme ; fouette cocher ! le baron disparut de l'asphalte parisien. Avait-il donc, le malheureux joueur, découvert quelque moyen de prendre sa revanche ?

Clarisse eut bientôt la douleur de s'apercevoir que l'absence de Minalès ne changeait rien à la conduite de son mari, toujours irritable ou taciturne, toujours inquiet ou pensif.

Elle redevint languissante.

— Qu'as-tu donc, au nom du Ciel, qu'as-tu ? lui demandait tendrement Ismène. Quel secret me caches-tu ? ne suis-je point ton amie, ta sœur, presque ta mère ? Parle ! réponds-moi ! Ton mari te rend-il malheureuse ? . . . Tu souffres, je le vois bien ! Avoue-moi tes peines ; demande-moi un conseil au moins ; ouvre-moi ton âme, nous pleurerons ensemble !

Mais Clarisse ne voulait pas accuser son mari ; Clarisse ne voulait pas rompre son héroïque silence.

Peu de jours après le départ impromptu de M. le baron Vincent Minalès, un dimanche, vers midi, l'un des garçons de M. Bruny entra chez M. Durantais, et lui remit une lettre de province portant sur l'enveloppe les mots : *très pressée, très pressée*.

Emilien, qui se faisait adresser les lettres de Corentine à son bureau, parut tout d'abord contrarié ; mais, rompant le cachet, il poussa presque aussitôt un cri de désespoir :

— Oh ! . . . c'est infâme ! . . . dit-il avec horreur. Je pars, cette fois, . . . sur-le-champ ! . . .

— Qu'as-tu, mon ami ? demanda Clarisse tremblante.

La pâleur d'Emilien redoubla ; il mit précipitamment la lettre dans son portefeuille.

— Fais faire ma valise de voyage ! répondit-il.

Et il sortit pour aller demander à M. Bruny l'autorisation de s'absenter quelques jours et

pour faire d'autres démarches non moins indispensables.

— Pourquoi part-il ? où va-t-il ? Que contient cette lettre, ô mon Dieu ! se disait Clarisse avec effroi.

Les noms de Corentine, de Marcelle et du baron de Minalès, qu'elle ne séparait pas dans sa pensée, vinrent tour à tour sur ses lèvres.

Elle admit que le baron avait emmené Corentine avec lui ; elle devina que l'enfant de son mari n'était point morte, comme il l'avait cru ; elle supposa qu'une rechute s'était déclarée et que Marcelle était de nouveau en danger de mort. Clarisse était loin, bien loin d'avoir senti la vérité dans toute son épouvantable étendue.

— Mon Dieu ! dit-elle, est-ce un crime que de ne point désirer que cette innocente créature survive une seconde fois ! . . . O mon Dieu ! ne faites point retomber votre colère sur mes enfants à moi, Gilbert et Léonie !

Elle courut à ses enfants, elle se mit à genoux entre eux, et en vérité sa grande âme fit une prière pour la fille de sa rivale.

— Non ! non ! je ne veux plus désirer cette mort ; je me repens de m'en être un jour félicitée ! Sauvez leur enfant, mon Dieu, et prenez pitié de nous !

Le petit frère et la petite sœur de Marcelle, imitant leur mère, joignaient les mains.

Or, après sa prière, sublime d'abnégation, Clarisse sentit un calme divin pénétrer son cœur.

Le soir, à six heures, sans même avoir dit où il allait, Emilien Durantais prenait la poste.

## XIII.

## QUET-APENS.

Pierre-Paul avait quatorze ans. Grand et vigoureux pour son âge, il était surtout remarquable par la rare perfection de ses traits. Les peintres espagnols ont affectionné le type brun et fier, fin et doux à la fois, dont le jeune gars offrait le modèle avec ses grands yeux noirs, ses longs cheveux bouclés, son teint chaudement coloré par le soleil, ses lèvres rouges et son sourire un peu rêveur. Sur certaines vieilles toiles qui passent à bon droit pour des chefs d'œuvre, on trouverait le portrait de Pierre-Paul vêtu peut-être en page de Philippe II, peut-être en gitan adolescent.

Sa grâce juvénile n'avait rien d'efféminé ; ses allures nécessairement rustiques, rien de grossier, rien de vulgaire, parce qu'il n'avait cessé de cultiver son esprit. A coup sûr, un connaisseur eût admiré la tête caractéristique de ce simple pâtre breton ; les jeunes filles de Saint-Loup se bornaient à dire :

— C'est déjà le plus beau gars de la paroisse.

Les compères, compagnons ou contemporains de Joseph et de Gervais Roverin, de Jacques Morgan, le mari de Corentine, de Jérôme et de Grégoire Gillet, les deux neveux du maire, c'est-à-dire les hommes de quarante à cinquante ans, trouvaient tout naturel qu'il eût des rapports de physionomie avec les jeunes messieurs de Beauval.

— Dam ! il était fils d'un monsieur, d'un savant ; il tenait de son père, ce bon Joseph qui fut si longtemps la gloire du clocher. Il ne gardera pas toujours les vaches, s'écriaient-ils. Quelque beau matin, il plantera là les sabots et la veste de paysan, il s'en ira bravement à Paris.

Ces propos attristaient parfois Corentine, qui avait renoncé à les combattre hautement, mais non à dissuader Pierre-Paul d'y céder jamais.

— Tant que Marcelle demeurera ici, chez nous, mère Morgan, répondait-il, vous pouvez être bien tranquille.

Corentine n'était pas pleinement satisfaite de cette réponse. Sans cesse elle laissait percer la crainte que Marcelle ne fût un jour emmenée à Paris, elle s'en lamentait avec son éloquente tendresse, elle touchait vivement Pierre-Paul ; mais celui-ci, éclairé par les dires contradictoires de tous les Roverin, se gardait bien de renoncer à ses études. Bien moins par obéissance aux ordres de son oncle, bien moins par ambition que par amour, il travaillait avec une application soutenue.

Il devait à ces travaux une frappante expression d'intelligence qui, jointe à une grande simplicité, lui gagnait tous les cœurs. Il partageait sincèrement les appréhensions de Corentine ; pourtant, si Marcelle était emmenée à Paris, il voulait être capable de l'y rejoindre. D'ailleurs les progrès qu'il fit, seul ou presque seul, développèrent en lui le goût de l'étude. Blaise Cordon n'avait plus rien à lui enseigner, mais Pierre-Paul ne manqua jamais de livres. Ses prix d'abord, et la petite bibliothèque de son père, qui n'avait guère rapporté à Saint-Loup que des ouvrages d'éducation, enfin la vaste bibliothèque du château, celle du curé ou des au-

tres notables de la paroisse, étaient pour lui des sources inépuisables.

Il se plongeait à présent avec une ardeur extrême dans les mathématiques, car il avait entendu dire par M. de Beauval qu'elles mènent à tout au temps où nous vivons. Il prit ces mots à la lettre. Son but était de n'être jamais séparé de M. de Beauval ; pour l'atteindre, il étudiait les mathématiques de préférence à tout le reste.

Était-il embarrassé, lorsqu'après avoir fait tous ses efforts il ne parvenait pas à comprendre, il allait, suivant le cas, questionner le curé, le notaire ou le médecin de Saint-Loup. Pendant les vacances, Eugène et Louis de Beauval allaient au-devant de ses désirs ; ils lui donnèrent quelques notions de dessin ; ils lui apprirent à diriger ses études un peu moins au hasard.

Le bon temps pour Pierre-Paul que la saison des vacances ! Ces deux messieurs étaient si aises d'être professeurs à leur tour, et au fond des bois de se faire démontrer par le petit paysan la valeur du carré de l'hypothénuse. Le sable fin suppléait au tableau noir, la houlette à la craie. Eugène et Louis se perchaient sur des fagots ; Pierre-Paul traçait la figure, et Plantiau, gravement assis, tout en veillant de loin sur les vaches, semblait se pénétrer de la géométrie de Legendre ou des éléments d'algèbre de Bourdon. La leçon finie, élève et professeur allaient ensemble dénicher des merles, ou bien changeant de rôles, ils se baignaient tous trois dans le Coësnon, la baignade n'étant autorisée par M. de Beauval qu'en compagnie de Pierre-Paul et de Plantiau.

Le maître de natation était aussi à certains égards maître de gymnastique, mais ici l'art échangeait avec la nature. Eugène et Louis avaient de meilleurs principes. Pierre-Paul plus d'expérience et de dispositions naturelles. Le saut, la course, le jeu de pierres, l'escalade, l'escrime même, et souvent l'équitation à dos de vache, variaient avec avantage les leçons de dessin, de mathématiques ou de belles-lettres.

Un jour, il y eut une séance mémorable à laquelle assistèrent non-seulement Marcelle, les cousins et cousines Morgan, les cousins et cousines Roverin, mais encore Mlles Laure et Suzanne de Beauval. Eugène et Louis avaient mis des bonnets carrés et des robes noires, l'un était le recteur, l'autre l'inspecteur de l'académie ; on se réunissait en un rond point solitaire, sous la garde du vigilant Plantiau ; Pierre-Paul subit un

examen général de *omni re scibili*, comme un second Pic de la Mirandole.

Après quoi, Suzanne et Marcelle le couronnèrent au son de vingt mirlitons, d'une guitare dont jouait Laure et de deux cors de chasse qu'embouchèrent M. le recteur et M. l'inspecteur de l'université. Pierre-Paul jouait du chalumeau, Suzanne et Marcelle de la guimbarde ; Plantiau aboyait. On se mit en marche, et les vaches suivirent pacifiquement jusqu'à l'arrivée au Moire, où la Bernarde se boucha les oreilles en criant grâce.

A souper, au château comme dans les deux fermes, Pierre-Paul fut le sujet de toutes les conversations. Il était sorti victorieux des plus difficiles épreuves. Eugène, Louis et leurs sœurs, vantaient sa mémoire, son aptitude, sa facilité à s'instruire sans maîtres.

M. de Beauval finit par s'en mêler. Comme le vieux girondin Mathurin Gillet, ennemi acharné de la centralisation, comme la courageuse Corentine, le seigneur-châtelain désirait que Pierre-Paul ne sortît pas de sa classe et restât au bourg de Saint-Loup. Il l'engageait fortement à lire plusieurs excellents ouvrages d'agriculture qu'il mit entre ses mains.

Pierre-Paul promit de les étudier avec d'autant plus de plaisir que son père mourant avait ordonné qu'il devint bon cultivateur.

— Votre père avait bien raison, mon cher enfant, dit M. de Beauval, vous ne serez heureux qu'ici, croyez-moi. Augmentez le cercle de vos connaissances, l'instruction est toujours bonne et utile ; apprenez tant qu'il vous plaira, devenez savant si tel est votre goût ; mais n'allez jamais augmenter le nombre de ces pauvres garçons qui abandonnent la vie des champs pour celle des villes. Je sais qu'on vous tient sans cesse le langage opposé....

Pierre-Paul sourit avec finesse.

— Mais encore une fois, ajouta vivement M. de Beauval, c'est dans votre intérêt bien entendu que je vous parle.

— Je n'en doute pas, monsieur, et je vous en remercie bien.

— Je craignais, en vous voyant sourire....

— Au contraire, monsieur, je pensais que vous n'êtes pas seul à me dire la même chose.

— Tant mieux ! Et qui donc vous conseille ?

— La mère Morgan d'abord, et puis M. le curé, et surtout M. le maire. La mère Morgan, elle ne peut pas souffrir Paris, où est morte la mère de Marcelle, sa meilleure amie. Elle ne ces-

se de me répéter qu'il y a, dans les villes, tout comme aux champs, des pauvres, de simples travailleurs, des gens aisés, des riches et des très riches. Mais n'importe lesquels, dit-elle, sont plus heureux à la campagne. Les mendicants et les pauvres trouvent ici plus facilement l'aumône ou l'assistance, les travailleurs de l'ouvrage ou le moyen d'en attendre, les autres la tranquillité.

— Rien de plus juste, et j'ajouterai que moi, tout le premier, j'en suis une preuve. Ici, sur mes terres, j'ai du superflu qui me permet de faire quelque bien ; à Paris, je serais obligé de vivre avec une économie au moins pénible.

— M. le curé assure que dans les villes on perd la croyance en Dieu et la paix du cœur.

— Ce n'est que trop fréquent ; et Mathurin Gillet ?

— Dam ! M. le maire n'aime pas qu'on quitte son pays ; c'est dans l'intérêt de la commune qu'il veut que j'y reste.

— Bravo ! s'écria le gentilhomme en riant, notre farouche républicain vous prend par l'amour-propre.

Pierre-Paul ne comprit pas. Levant sur le seigneur châtelain ses grands yeux noirs, il l'interrogeait d'un regard naïf. M. de Beauval admira sa modestie et fut au regret d'avoir plaisanté.

— Mathurin Gillet a deux fois raison, reprit-il ; en général, il est déplorable que nos campagnes se dépeuplent ; et vous, mon ami, vous un particulier, vous pourriez devenir fort utile dans ce canton, surtout si vous vous adonnez à l'étude des bonnes méthodes agricoles. Lisez donc, et relisez ces livres, venez m'en demander souvent, et, dans les cas de doute ; consultez-moi.

Pierre-Paul passait déjà pour un oracle à la ferme des Roverin, où la vieille et tyrannique Bernarde, qui avait vu naître son père, le regardait comme le maître légitime en sa qualité de fils. — Cette opinion fort heureusement ne blessait personne. — Gervais n'eût pas renoncé pour un trésor à ses routines de paysan ; mais Pierre-Paul eut envie de mettre en pratique certains préceptes des maîtres ; Gervais ne recula pas de voir plusieurs expériences assez coûteuses. La prairie où Pierre-Paul fit ses premiers essais donna des produits doubles de ceux des prairies voisines.

— Ce n'est pas étonnant, je lui ai fait apprendre le latin, dit Gervais qui, depuis vingt ans, résistait à tous les latinistes de l'univers, et plus spécialement à M. de Beauval.

Quant au bétail dont notre jeune vacher était

désormais l'administrateur absolu, c'était merveille. Pas un troupeau ne pouvait être comparé au sien ; ses bœufs et ses vaches n'étaient jamais malades, ils engraisaient et se fortifiaient à ravir.

C'était tout simple, puisque son oncle Gervais lui avait fait apprendre le latin.

Ajoutons qu'il appropriait les pâtures aux saisons avec un soin scrupuleux, presque mois par mois, et qu'il tenait compte des variations atmosphériques, dont les bouviers ordinaires n'ont jamais eu le moindre souci.

Ces conseils des théoriciens paraissaient-ils dangereux à suivre, Pierre-Paul ne procédait que sur une petite échelle, et toujours après en avoir causé avec M. de Beauval. S'agissait-il de châtouner, il disait à son oncle :

— J'ai telle ou telle idée, mais je ne sais trop si elle réussira.

— Va ! mon garçon, ne te gêne pas, disait Gervais ; tu as eu raison assez souvent pour courir le risque de te tromper une fois.

Lorsque Corentine vit Pierre-Paul s'occuper beaucoup moins de mathématiques et de belles-lettres, beaucoup plus de culture et de bétail,

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-elle, il restera paysan !

Mais cette phase fut très courte. — Marcelle, atteinte de sa dangereuse fluxion de poitrine, demanda son père par les plus touchantes supplications ; Marcelle, convalescente, l'attendait de jour en jour. Pierre-Paul, satisfait d'apprendre que M. Durantais aimait sincèrement sa fille, devint inquiet presque aussitôt.

— Paris ! ... Paris ! Il va vouloir l'emmener à Paris ! On me l'a toujours dit au Moire ! ... Eh bien ! alors, adieu le village !

Et Pierre-Paul se remit à ses études classiques ou scientifiques, ne lisant plus l'agriculture que pour se délasser.

Marcelle était une enfant précoce dont la grave maladie venait encore de hâter la croissance. Sous ce rapport elle paraissait devoir fuir de son père, qui était d'une taille au-dessus de la moyenne. Sous tous les autres, elle ressemblait à sa mère, femme assez petite, dont elle égalait exactement la stature lorsqu'elle entra en convalescence. Corentine, surprise, s'en aperçut en ajustant à sa taille l'une des dernières robes de Mme Durantais.

— La voici déjà aussi grande que ma pauvre Jeannette-Marcelle, dont elle a jusqu'à la voix ; jolie comme la voix du rossignolet.

Et des larmes roulaient dans les yeux de la paysanne, qui, voyant l'enfant pâle et faible encore si semblable à sa mère, fut tout à coup saisie d'effroi.

— Paris ! Paris ! murmurait-elle, si par malheur on l'y menait, elle en mourrait peut-être !

Pierre-Paul aimait sa chère petite compagne comme Emilien avait autrefois aimé Jeannette-Marcelle dont elle avait les traits délicats, les beaux yeux bleus pleins d'une douce fermeté, les cheveux blonds et soyeux, la physionomie ouverte, mais un peu farouche, le fin sourire et le geste toujours rempli de grâce. Pierre-Paul aimait surtout son caractère, mélange d'énergie et d'abandon, de franchise naïve et de sauvagerie bretonne.

Comme si sa raison, par un des phénomènes les plus rares, se fût développée avec la même hâtivité que sa taille encore si frêle, Marcelle se prit d'un intérêt extrême pour les intérêts de son ami.

— Pourquoi travailles-tu tant dans les livres ? lui demandait elle.

— Pour n'être jamais séparé de toi.

— Si tu ne n'étudiais pas, nous serions donc séparés ?

— Un jour, peut-être.

— Oh ! travaille, travaille, étudie bien ; mais dis-moi, qu'apprends-tu ? Qu'y a-t-il dans tous ces gros livres ?

Pierre-Paul savait mettre ses réponses à la portée de Marcelle. Souvent il lui lisait des passages d'histoire, et, quand elle fut entièrement rétablie, il la fit écrire sous sa dictée. Lorsqu'ils causaient tout simplement, Pierre-Paul n'était plus obligé de mesurer ses paroles à l'intelligence d'une enfant moins avancée que lui, et certes il était mieux compris par elle que par tels ou tels gros gaillards dont l'écorce s'épaississait en grandissant. Parlait-il en termes touchants de sa sœur Clarisse que les amis de M. Beauval n'avaient pu retrouver à Paris, Marcelle partageait ses craintes et son émotion fraternelle.

— Elle y est morte, sans doute, elle aussi, disait Pierre-Paul.

— Comme ma mère, ajoutait la petite fille, ou comme M. Joseph, ton père, qui n'a pas eu le temps de revenir à Saint-Loup.

Corentine leur avait inspiré pour Paris une sorte d'effroi qui faisait souvent l'objet de leurs doux entretiens.

— Lorsque mon père viendra enfin me voir, disait Marcelle, je le prierai bien de ne plus re-

tourner dans son vilain Paris et de rester toujours ici avec nous.

Mais Emilien ne tenait pas sa promesse. Marcelle, dans ses lettres enfantines, dont Pierre-Paul corrigeait l'orthographe, s'en plaignait déjà elle-même, et, plus d'une fois, il se sentit ému par ses tendres reproches. On connaît trop bien les obstacles qui l'arrêtaient. Retenu d'un côté par Minalès, de l'autre par sa faiblesse ordinaire, il hésitait, il temporisait, n'osant jamais faire à Clarisse l'aveu de la vérité, malgré les plus fermes intentions. Il se trompait enfin par l'espoir d'une occasion favorable qu'il comptait faire naître, qui se présenta vingt fois et qu'il ne sut pas même saisir.

Corentine, rassurée sur la santé de Marcelle, ne le pressait plus désormais, et il était tout préoccupé de sa lutte contre les Lersant, lorsque le baron Minalès le laissa seul aux prises avec ses incertitudes.

L'été touchait à sa fin, c'est-à-dire qu'à Saint-Loup la fête patronale allait faire affluer, comme tous les ans, la foule des paysans des environs et des mendiants de la contrée.

Corentine coiffa sa jeune nièce d'un chapeau de bergère, présent coquet de Mlles de Beauval; elle lui mit la dernière des robes élégantes qui eussent appartenu à sa mère, elle lui passa autour du cou une superbe croix d'or.

— Allons ! lui dit-elle, pars pour la danse, amuse-toi bien, ma fille, et surtout ne sois pas trop fière de ta belle robe rose de Paris.

Marcelle fit une petite moue et d'un ton de reproche :

— Pourquoi me dire cela, ma tante, quand vous refusez toujours de m'habiller comme mes cousines ?

— Par économie, mon enfant, répondit la mère Morgan charmée de sa réponse ; mais sois tranquille, va ! la première fois tu seras mise tout à fait en paysanne.

Marcelle s'en alla gaiement, le bras posé sur le col de Pierre-Paul, tout fier de la conduire à la fête.

— Enfin ! se dit Corentine, elle aura bientôt tout usé ; bientôt elle mettra la vraie robe de Jeanne-Marcelle, avec sa coiffe et son déshabillé. Ce jour-là sera pour moi une fête, et pour elle aussi, je l'espère ! — Charmants enfants ! murmura-t-elle aussitôt en voyant la petite bergère et le jeune pâtre s'éloigner ensemble d'un pas joyeux.

Gervais Roverin, qui prenait invariablement le contre-pied des idées de Corentine, voyant

Pierre-Paul déjà grand comme un homme, aurait voulu qu'il portât un costume plus distingué que celui de ses propres fils Brieuc et Julien. C'était d'ailleurs le désir de la vieille Bernarde, servante-maitresse du Moire, et qu'on ne se permettait guère de contrarier ; mais Pierre-Paul, tout imbu des leçons de Corentine, ne voulut absolument ni d'une redingote, ni d'un chapeau de monsieur. La Bernarde grogna, Gervais gronda, la mère Gervais cria, tout le monde s'en mêla au Moire. Pierre-Paul résista si bien qu'il finit par l'emporter ; mais Gervais se ratrapa sur l'étoffe de la veste à larges basques, de la culotte et du gilet, qui furent du drap le plus fin. Le chapeau de paysan fut de qualité supérieure ; les boutons achetés à Fougères par la mère Gervais étincelaient comme des astres, les bas tricotés par Mariette, Denise et Périne, étaient des chefs-d'œuvre du genre ; la Bernarde exigea que Pierre-Paul eût des boucles d'argent à ses souliers ; Julien et Brieuc les achetèrent sur leurs épargnes.

Quand ce costume magnifique fut présenté à l'orphelin par la famille Roverin au grand complet, quand toutes les voix s'écrièrent : « Tu es voulu être en paysan, Pierre-Paul, en paysan tu seras, » le jeune gars fut si vivement ému que ses larmes ruisselèrent sur ses joues. Les autres applaudissaient et riaient. Plantiau jappa à plaisir. Pour être agréable à tout le monde, Pierre-Paul embrassa la vieille Bernarde la première.

— Allons ! allons ! notre jeune maître, dit-elle, allez vous habiller, que nous vous voyons faraud.

A la danse, comme disait la mère Bernarde, il n'y eut si farauds que Pierre-Paul et Marcelle. Marcelle avec sa robe de barège taillée à la paysanne, Pierre-Paul avec son costume de paysan à boutons de métal et du drap le plus fin.

— *Corpus-drôle !* disait le fermier de la Grainée-sur-Coësnon, Jérôme Gillet, neveu du maire Mathurin Lebleu, les Morgan et les Roverin sont de fièrement braves gens tout de même. Leurs garçons et leurs filles à eux ne sont ni mieux ni plus mal mis que d'autres ; mais pour le gars à Joseph, mais pour la ptiotte à Jeanne-Marcelle, il n'y a, ma fine ! rien d'assez beau.

— Mon garçon, répondit le maire, la petite Marcelle, la maitresse de ta métairie est assez riche pour être habillée en poupée de Paris, et d'ailleurs elle ne fait qu'user la defroque de sa pauvre mère. Quant à Pierre-Paul, ses services

au Moire rapportent déjà bon an mal au plus de deux cents écus.

— Je ne dis pas non, mon oncle, sans rien retirer de ce que je disais, répondit respectueusement Jérôme, dont Blaise Cordon approuvait les discours.

Le troisième jour de l'assemblée, à l'heure du crépuscule, Pierre-Paul, après avoir dansé avec Marcelle, s'entendit appeler par quelques camarades, alla voir ce qu'on lui voulait.

« Un marchand forain, arrivant de Paris, l'attendait, lui dit-on à l'auberge de la Fourche. »

— Avez-vous vu ce marchand ?

— Non, il a fait faire sa commission par un Normand qui s'en va droit à Saint-James.

— Quelque attrape ! fit Pierre-Paul.

— Possible. Pourtant le Normand a bien dit : — M. Pierre-Paul Roverin, fils de Joseph Roverin, pour affaires de famille.

— Des nouvelles de ma sœur, peut-être ! s'écria le gars, qui, fendant la foule, partit, suivi de Plantiau.

Moins de dix minutes après, un affreux mendiant couvert de haillons s'approchait près de Marcelle, et lui disait tout bas :

— Un beau garçon, nommé Pierre-Paul, m'envoie vous avertir qu'il vous espère à côté du pont de la Grainée.

— Pourquoi donc là, quand il me sait ici ?

— Il a, dit-il, des nouvelles de Paris.

— De mon père ! s'écria Marcelle en donnant une petite pièce blanche au mendiant, et d'un pas rapide elle se rend au lieu désigné qui, du reste, était assez près de l'aire battue où dansaient les paysannes.

— Paul ! Pierre-Paul ! crie la blonde enfant.

Personne ne répond à ses cris ; le jeune gars courait dans la direction opposée. Elle suppose qu'il l'attend sur l'autre rive et traverse le pont en l'appelant encore.

Au même instant, un homme vigoureux se jette sur elle, étouffe ses cris, la terrasse, la frappe avec fureur, essaie de l'étrangler, lui arrache sa croix d'or, puis il la précipite à demi morte dans le Coësnon et prend la fuite par des sentiers que pouvait seul connaître un habitant de la paroisse.

## XIV.

## LES HAILLONS SANGANTS.

Le maire Mathurin Gillet, attablé entre son neveu Jérôme et le maître d'école Blaise Cor-

don, ouvrit sa large tabatière, offrit du tabac à ses deux compères, s'en farcit les narines, et puis d'un ton magistral :

— Vous me connaissez, dit-il, moi, Mathurin, surnommé Le Bleu, et maire d'une commune de quasi-chouans...

— Pour ne pas dire tout à fait, murmura Jérôme.

L'oncle haussa les épaules, et regardant son neveu d'un air moitié sévère, moitié railleur :

— Les gars qui ont fait la guerre des broussailles sont presque tous de mon temps et en ont perdu le goût ; la nouvelle génération n'a pas brûlé une amorce. Ainsi donc ne m'interromps plus pour me corriger ; ça ne me va pas !

— Pardon, mon oncle, murmura Jérôme.

— Vous savez, reprit le rude vieillard, que je détesse les blancs et les rouges, les aristocrates, les montagnards, les despotes de toutes les couleurs, les centralisateurs et les oppresseurs de toutes les espèces ; mais il y a des gens que je déteste encore davantage.

— Justes ceux ? s'écria Blaise Cordon, vous avez dans le cœur de terribles réservoirs de haine.

Mathurin Gillet versa du cidre en souriant ; il était flatté de l'observation.

— Ce qui ne vous empêche pas, mon oncle, d'être un bien honnête homme et un parfait citoyen.

— *Civis, civis, civi,* déclina le maître d'école, *civem, ô civis ! cive...*

— Mais qui donc haissez-vous tant que ça ?

— Les imbéciles ! répartit le maire, en frappant sur la table.

— Diantre ! fit Jérôme, en se grattant la tête.

— Peste ! murmura Blaise Cordon.

— Oui, les imbéciles, nos pires ennemis ! reprit Mathurin. De tous les proverbes vrais, le plus vrai, selon moi, est : « Il n'y a pas de bonnes bêtes. » On est sottement plein d'indulgence pour la stupidité ; on veut bien considérer les niais comme de pauvres diables, contrefaits d'esprit et dignes de pitié comme des boiteux, des bossus ou des manchots. Les Spartiates étouffaient au berceau les enfants estropiés, moi, je serais sans miséricorde pour les imbéciles.

— Mon oncle, murmura Jérôme Gillet, vous vous faites par trop méchant, mais enfin à quoi en avez-vous ?

— Aux Roverin, s'écria le maire.

Jérôme tressaillit d'étonnement.